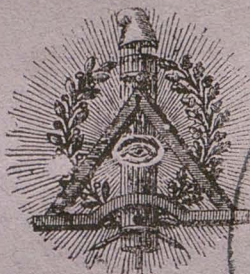


Cote 521

THEATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE

REVOLUTIONNAIRE



LIBERTÉ ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

L'ARTEMISE FRANÇAISE,

O U

LES HEUREUX EFFETS

DE LA PAIX;

COMÉDIE EN UN ACTE;

EN PROSE, AVEC UN DIVERTISSEMENT.

PAR MADAME BELFORT, Auteur
de NE JUGEZ PAS SUR L'APPARENCE.

*Représentée, pour la première fois, à Paris;
sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 30
Ventôse, an IX.*



A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, rue Meslé, No. 25.
et boulevard Saint-Martin, No. 26, vis-à-vis le
Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN IX. (1801.)

PERSONNAGES.

ARTISTES.

M. VERMANCECOURT, Colonel.	<i>Tautin.</i>
M. RAINVILLE, Capitaine.	<i>Belfort.</i>
L'ESPÉRANCE, Sergent.	<i>Durancy.</i>
LUCAS, Jardinier de Madame Vermancecourt.	<i>Dumont.</i>

MESDAMES.

Madame VERMANCECOURT, sous le nom de Madame VALMONT.	<i>Bourgeois.</i>
ROSALIE, fille de Madame Valmont.	<i>Planté.</i>
LISETTE, Femme-de-chambre.	<i>D'Acosta.</i>

*La Scène se passe à une maison de Campagne aux portes
de Paris.*

DÉCOR.

Le Théâtre représente un Jardin, au fond duquel on voit un Pavillon. - D'un côté, une Maison; de l'autre, un bosquet de Charmille sur l'avant-Scène, où l'on voit un Piédestal.

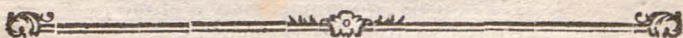


L'ARTEMISE FRANÇAISE,

O U

LES HEUREUX EFFETS DE LA PAIX,

COMÉDIE.



SCÈNE PREMIÈRE.

L'ESPÉRANCE, LUCAS.

LUCAS, *un peu gris.*

PARGUÉ, vot' déjeuner étoit bon ; mais franchement c'est s'y prendre un peu trop matin : m'est avis qu'il est tout au plus sept heures.

L'ESPÉRANCE.

Est-tu fâché que j'aie interrompu ton sommeil ?

LUCAS.

Non, morgué ! Vous êtes v'nu m'assurer qu'la paix étoit faite... La paix ! la paix !.. ça m'fait tant d'plaisir, que j'craîns queuqu' fois que ce n'soit des faux bruits.

L'ESPÉRANCE.

Rien n'est plus certain.

LUCAS.

Queux bonheur ! Ah, mon ami, que j't'embrasse encore ! J'avons la paix... la tête m'en tourne : l'plaisir me rendra fou.

L'ESPÉRANCE.

Mon enfant, il n'y aura pas un seul Français qui n'éprouve les mêmes transports.

L U C A S.

Je l'crois ben. C'te joie-là a sa source dans l'cœur et dans la nature ; par ainsi, tout l'monde la partage : çà m'rappelle un couplet d'chanson... au sujet de la guerre et pis de la paix qui se fit par après... C'étoit not' Magister qui l'avoit composé. Ce gas-là avoit ben d'esprit. Il est mort, le pauvre homme ! – Comment chantoit y çà ?... Ah, m'y voilà.

Air : Ne dérangez pas le monde.

On n'ignor' pas que d'Bellone...

C'te Bellone, à ce qu'y disoit, étoit la maitresse de la guerre : il étoit savant, j'm'en vante !

On n'ignor' pas que d'Bellone,

Prompt à suiv' les étendards ;

L'Français, qu'jamais rian n'étone,

Renvarse tous les remparts :

C'te valeur, parfois funeste,

A fait mourir ben d'brav' gens ;

Y faut maint'nant que c'qu'ien reste } *bis.*

Nous les rende en leurs enfans.

Et la paix est nécessaire ; pour çà, vous en conviendrez.

L' E S P É R A N C E.

Tu as raison, Lucas.

L U C A S.

Mais, dites donc ; est-il possible que tout c'qu'on dit de vot' général Bonaparte, soit vrai ?

L' E S P É R A N C E.

Comment, ventrebleu ! en douteriez-vous ?

L U C A S.

N'vous fâchais pas, mon garçon ; c'que j'en dis, c'n'est pas que je l'pense. Mais, dame ! tant et tant d'victoires entassées les unes sur les autres ; tant de villes prises ; tant de... C'brave homme-là fait des miracles !

L' E S P É R A N C E.

Des miracles ?.. La raison a détruit les faux. Bonaparte et son armée, les ont remplacés par de véritables.

L U C A S.

Eh tatigné, on y croira toujours à ceux-là. Mais, c'te paix qu'avons !.. J'nage dans la joie !.. J'veux boire toute la journée, en réjouissance d'la paix ! V'nais vous-

en, tantôt, à ce cabaret où nous avons déjeuné, j'vous bailleront l'goûter, moi. Not' maitresse s'fâchera si all' veut, mais c'est dit ; ma journée est faite : arrive qui plante.

L'ESPÉRANCE.

Comment l'appelles-tu, ta maitresse ?

LUCAS.

On l'appelle... attendez, que j'nous rappelions ça...

L'ESPÉRANCE.

Mais, tu n'as pas assez bu, pour perdre la mémoire à ce point-là.

LUCAS.

C'n'est pas ça ; n'y a pas d'vin sur jeu : mais c'est l'histoire d'not' maitresse... Oh ! dame, c'est que c'est eune histoire... j'dis... au reste, vous m'paraissez un si brave homme, que j'vas vous raconter ça. On la nomme Valmont ; c'est pas son nom... all' veut mourir, en pleurant c'qu'elle a perdu. All' se cache pour se désespérer à son aise, et c'est pour ça qu'all' a changé d'nom.

L'ESPÉRANCE.

Et qu'a-t-elle perdu ?

LUCAS.

Son mari, qui a été tué à l'armée. C'te pauvre chère femme n'peut s'en ravoïr ; all' pleure toujours, et sa fille Rosalie...

L'ESPÉRANCE, *avec vivacité.*

Elle a une fille, qui s'appelle Rosalie ?

LUCAS.

Oui ; qui a aux environs de dix-huit ans.

L'ESPÉRANCE, *vivement.*

Dis-moi son vrai nom ?

LUCAS.

C'est ben dit ; mais faut que j'm'en ressouvienne pour ça : y me r'viendra p't'être ben ; en attendant, que j'vous raconte sa folie. All' a fait construire c'pavillon au bout du jardin, où c'qu'all' va s'enfermer seule, une partie des nuits, pour pleurer son époux tout à son aise... dame all' est encore jeune et jolie ; j'nous boutons à sa place, ça n'est pas agréable d'être veuve à son âge, et j'pensons que...

Mais, pourquoi s'enfermer dans ce pavillon ?

LUCAS.

Attendais, j'avais vous l'dire. Y a... comment déjà qu'ils appellent ça ?.. Oui, y a... c'est elle qui l'y a fait mettre, un... un requin.

L'ESPÉRANCE.

Un requin !

LUCAS.

Non, non ; c'est pas ça... un... mannequin, qui est si ressemblant et si bien sagotté, qu'c'est quasiment monsieur Vermancourt... Ah ! v'là qu'j'ons r'trouvé son nom.

L'ESPÉRANCE, *d'un air surpris.*

Vermancourt !

LUCAS.

Oui ; c'étoit son mari, et c'mannequin, c'est son portrait tout craché, à c'que dit Lisette.

L'ESPÉRANCE, *à part.*

Vermancourt ! Lisette ! tout se rapporte.

LUCAS.

Oui : c'est Lisette qui m'a rapporté tout ça ; car nous, je n'avons pas vu : all' m'a dit que c'étoit une statue de cire et d'osier ; à quoi qu'ça peut sarvir ? Les femmes sont folles.

L'ESPÉRANCE, *à part.*

C'est justement celle que nous cherchons ; il n'y a pas une minute à perdre. (*haut.*) Lucas, je suis obligé de retourner à la ville, je n'y serai pas long-tems, et...

LUCAS.

Oui, allais vous assurer d'la paix : venais nous dire si ça se confirme, et pis, n'oubliez pas qu'j'avons un goûter à faire ; quand je l'commencerions drès le matin, c'est égal, je suis toujours prêt, moi.

L'ESPÉRANCE.

Je ne tarderai pas à revenir ; sans adieu.

(*Il sort par la porte du jardin.*)



SCÈNE II.

LUCAS, seul.

V OYAI S pourtant, comme on fait vite connoissance ; il n'est rien tel qu'un verre de vin. Hier, j'allons en ville, j'rencontrons c'brave homme dans un cabaret, où c'qu'il racontoit tant d'belles batailles, tant d'biaux exploits !... Moi, qui suis curieux de tout ça, je m'fourre dans la conversation. Y dégoisoit ça si bien, que j'finis par l'y offrir bouteille ; j'la paie, comme de juste ; y m'propose à déjeuner, je n'ai garde de le r'fuser, et... Mais, j'entends ouvrir les portes ; not' maitresse vient surement envars ici... Si j'l'y faisons part de c'te bonne nouvelle... Non : attendons le retour de notre homme, ça s'ra tout-à-fait confirmé, et je n'risquerons pas de l'y donner une fausse joie.

(Il rentre dans le jardin.)

SCÈNE III.

MADAME VALMONT, ROSALIE.

Madame VALMONT.

I L est tard, ma fille, les rayons du soleil pénètrent déjà dans ce bosquet.

ROSALIE.

Il n'est que huit heures.

Madame VALMONT.

Toutes les heures s'écoulent, sans que je puisse en trouver une qui m'amène le repos ! Si je jouis encore d'un instant de bonheur, c'est toi qui le fais naître, ma Rosalie ; viens embrasser ta mère !.. Tu n'as plus qu'elle au monde !.. Ton père !.. ton père n'est plus !

ROSALIE.

Maman, la nouvelle de sa mort peut être fausse, et...

Madame VALMONT.

Non, ma fille, non ; mon cœur me l'a confirmé. Ce cœur ne peut me tromper ; il n'est plus, ma Rosalie, il n'est plus !.. O jours heureux, dont je me retrace sans

cesse le souvenir !.. Fût-il jamais d'union comme la nôtre ? Le plus tendre amour forma nos liens , que ta naissance vint encore resserrer. Du côté de la fortune , nous n'avions rien à souhaiter ; dans le sein de l'aisance , nous augmentions notre bonheur , en soulageant les infortunés , que pouvions-nous désirer de plus ? Fidèle aux vertus qu'il avoit reçues de la Nature , mon époux fut des premiers à se ranger sous nos drapeaux ; je l'en félicitois , j'applaudissois à son courage !.. Il a trouvé la mort sous l'étendard de la gloire !.. O , Français ! je fus épouse , et je suis mère... Lisez dans mon cœur... vous ne pouvez condamner les larmes dont j'arroserai toujours sa cendre.

ROSALIE.

Que votre fille puisse les essuyer.

Mad. VALMONT , *portant la main sur son cœur.*

La source en est là : rien ne pourra jamais la tarir.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LISETTE.

LISETTE , *accourant.*

AH ! madame , le peintre que vous avez demandé vient d'arriver... Ah ! madame , si vous saviez...

Madame VALMONT.

Quoi donc ?

LISETTE.

Il dit qu'on l'a assuré que la paix étoit signée.

Mad. VALMONT et ROSALIE.

La paix ! la paix !

LISETTE.

Oui , la paix. Oh ! cette fois-ci , c'est bien sûr , et nous ne passerons pas la journée sans l'entendre publier. La paix ! ah , quel plaisir !

Madame VALMONT.

Cette nouvelle pouvoit seule suspendre ma douleur... Viens , ma Rosalie ; allons interroger ce peintre... Ah ! si nous avons la paix !.. pardonne , ombre de mon époux !.. mon cœur t'oubliera , quelques instans , pour applaudir et partager le bonheur de ma Patrie !

(Elle sort avec Rosalie.)

SCÈNE V.

L I S E T T E , *seule.*

E N T E N D R E dire que la Paix est faite... il n'y a pas de chagrin qui puisse tenir contre le plaisir que cela fait. Si la joie pouvoit lui rendre la raison ; car, moi, je la trouve aux trois quarts folle. Perdre la tête pour un amant ?.. encore passe : mais, pour un époux !.. en vérité, c'est presque la perdre pour rien.

SCÈNE VI.

L I S E T T E , L U C A S , *une bêche sur son épaule.*L U C A S , *il entre en chantant.*

T O U T le long du bois,
Avec ma Nanette ;
Tout le long du bois,
J'ai....

L I S E T T E .

Vous paraissez de bonne humeur, Lucas ?

L U C A S .

C'est ma coutume ; je rions et je chantons toujours.

L I S E T T E .

Que ferez-vous donc, en apprenant que la paix est faite.

L U C A S , *gravement.*

J'savons ça drès l'point du jour.

L I S E T T E .

Dès le point du jour ?

L U C A S , *gravement.*

Oui ; et la preuve, c'est que j'ons bu à sa santé.

L I S E T T E .

Mais, effectivement, il n'a pas l'air trop à jeun.

L U C A S .

A jeun ! je serions morgué ben fâché d'y être. Est-ce

que j'pourrions supporter l'plaisir qu'à nous fait, si je n'avions pas pris queuques bons restaurants pour nous soutenir.

L I S E T T E.

N'en avez-vous pas pris un peu plus qu'il n'en falloit ?

L U C A S.

Oh, pargué, si j'avions bu à proportion de not' joie, je n'serions sorti d'cheux l'cabaretier qu'après avoir vuide sa cave... mais, pas d'ça ; faut d'la raison dans tout.

L I S E T T E.

Il me paroît que vous n'en avez gardé que ce qui vous est absolument nécessaire.

L U C A S.

Tout juste. L'trop n'vaut rien, même dans les bonnes choses. Mais, quoiqu' c'est donc que c'monsieur qui viant d'arriver ?

L I S E T T E.

C'est un peintre. Notre Artémise, veut avoir en grand le portrait de son époux.

L U C A S.

Pourquoi l'y baillez-vous toujours c'nom d'Artémise ? qu'eu qu'y signifie ?

L I S E T T E.

Je vais te l'apprendre ; car tu sais bien que j'aime à jazer.

L U C A S.

Vous êtes femme, c'est tout naturel.

L I S E T T E, *se donnant un air d'importance.*

Non, monsieur Lucas, ce n'est point parce que je suis femme ; mais j'ai lu : j'ai quelques connoissances, et je me fais un plaisir de les communiquer à mes amis.

L U C A S, *ôtant son chapeau.*

Je sis très-flatté que vous nous boutiais de c'nombre, et je f'rions tout c'que j'pourrons pour nous en rendre capable. Mais, voyons donc l'histoire de cette Artémise ?

L I S E T T E.

C'étoit une veuve, inconsolable de la mort de son époux ; il se nommoit Mausole. Elle lui fit bâtir un tombeau si superbe, que l'on a donné le nom de *Mausolée* à tous les monumens faits pour honorer les morts : enfin, ce tom-

beau magnifique fut placé au nombre des sept merveilles que l'on comptoit dans le monde.

L U C A S.

Eh ben, l'on avoit raison ; c'étoit voirement une merveille, pis qu'il prouvoit qu'y s'trouve des femmes qui regrettons leurs maris. A juger par les veuves que j'voyons tous les jours (hors not' maitresse), faut croire qu'y a long-tems qu'ça est arrivé.

L I S E T T E.

Oh ! il y a plusieurs siècles ; mais pour achever l'histoire d'Artémise, son plus grand plaisir étoit de s'enfermer dans ce tombeau, d'y passer les jours et les nuits à pleurer ; alors on brûloit les morts : à chaque repas, elle faisoit mettre, dans sa boisson, les cendres de son mari.

L U C A S.

Ventregué, all' auroit ben pu m'inviter à dîner. J'aimons ben à boire le petit coup, mais il y a gros à parier que j'aurions crevé d'soif, putôt que d'trinquer avec elle.

Madame V A L M O N T, *en dedans.*

Lisette, Lisette.

L I S E T T E.

Madame m'appelle, adieu.

S C È N E V I I.

L U C A S, *seul.*

C'EST ben agriable d'savoir comme cà tous ces vieux contes ; ça amuse. Toutes ces demoiselles n'avont rien à faire dans les villes, allés y passent le tems à baguener, aussi n'y en a pas eune qui n'vous sache l'histoire sur l'bout d'son doigt. (*il entend frapper à la porte du jardin.*) Qui frappe à c'te porte ?.. Y a-t-y queuqu'zun là ?

L' E S P É R A N C E, *en dehors.*

C'est moi, Lucas.

L U C A S.

Ah, ah ! déjà ?.. Attendais, j'allons vous ouvrir.

(*il ouvre la porte.*)

SCÈNE VIII.

M. RAINVILLE, L'ESPÉRANCE, LUCAS.

LUCAS.

EH ben ! la paix, qu'en dit-on ?

L'ESPÉRANCE.

Tu vas l'entendre publier.

LUCAS, *sautant.*

Queu joie ! queux délices ! que j'allons... (*il aperçoit Rainville, et dit bas à l'Espérance.*) Quoiqu' c'est que c'monsieur-là ?

L'ESPÉRANCE.

C'est quelqu'un à qui tu peux rendre un grand service, dont tu seras bien récompensé.

RAINVILLE, *avec beaucoup de feu, en regardant la maison.*

C'est donc là qu'elle demeure ? Oh, ma chère Rosalie ! je vais donc te revoir. (*à Lucas.*) Oui, mon ami, j'ai besoin de ton secours...

LUCAS, *un peu effrayé.*

D'mon s'cours ? qu'eu qu'vous v'nais faire ici ?

RAINVILLE, *en souriant, lui présente une bourse.*

Tiens, voilà pour dissiper tes craintes, et faire connoissance avec toi.

LUCAS, *le refusant.*

Si vous n'venais ici qu'pour y faire du bien, vous n'avez pas besoin de me payer : si vous aviez l'intention d'y faire du mal... vous m'offririez des monts d'or, que j'n'en voudrions point.

RAINVILLE, *en embrassant Lucas.*

Voilà ce qu'on appelle un Français : mais ne me prive pas du plaisir d'obliger un homme qui m'a déjà rendu, (sans le savoir) le service le plus essentiel.

LUCAS, *prenant la bourse.*

Allons, prenons, puisque vous le voulez ; mais queux service vous avons-je donc rendu ?

RAINVILLE.

En apprenant à l'Espérance le vrai nom de ta maîtresse, de son aimable fille ; tu viens d'assurer à jamais leur bonheur, le mien et celui de l'ami qui m'est le plus cher au monde ; le mari de ta maîtresse.

LUCAS.

D'son mari !.. Y disient qu'il étoit mort.

RAINVILLE.

Grace au ciel ! il n'en est rien.

LUCAS.

Ah, mon dieu ! Queux plaisir pour c'te pauvre chère femme ! La paix, et son mari, qui est vivant ! Que d'honneur à la fois !.. J'courons ben vite l'y dire...

RAINVILLE, *l'arrêtant.*

Non ; ne parle à personne du logis, de ce que je viens de t'apprendre : il le faut, je l'exige de toi.

LUCAS, *transporté de joie.*

J'nous tairons... j'nous tairons... Ah ! y'là Lisette. Ah ! mam'zelle, si vous saviez que not' maître...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LISETTE.

LISETTE, *apercevant Rainville.*

QUOI ! c'est vous, monsieur ? est-il possible ? Est-ce que mes yeux me trompent ?..

RAINVILLE.

Non, ma chère Lisette, ils ne te trompent point. (*à l'Espérance et à Lucas.*) Mes amis, empêchez qu'on ne nous surprenne ; avertissez-nous, si madame venoit de ce côté...

LUCAS.

Oui, mon capitaine ; j'lui dirions...

RAINVILLE.

Rien ; je te le défends expressement : viens m'avertir, et sur-tout, ne lui parle pas.

LUCAS.

N'y pas parler, ça m'désespère ; on est si heureux quand on peut annoncer une bonne nouvelle... Mais vous avez des manières si prévenantes, (*regardant la bourse.*) qu'on n peut s'empêcher d vous obéir. Je s'rons muet.

RAINVILLE.

J'y compte.

LUCAS.

Soyez tranquille, j'allons nous mettre au guet. (*à l'Espérance, en s'en allant.*) Ça fait un brave homme ; je m'vante que je f'rons un bon goûter... (*lui montrant la bourse.*) Vous ne me r'fuserez pas ?

L'ESPÉRANCE.

Ces choses-là ne se refusent jamais.

(*Lucas et l'Espérance se retirent au fond, du côté de la maison.*)

SCÈNE X.

RAINVILLE, LISETTE.

RAINVILLE.

MA chère Lisette, j'ai donc enfin découvert la retraite de madame Vercancourt ; sa fille, ma chère Rosalie ! que j'adorais !.. que j'adore encore !..

LISETTE.

Est ici, avec sa mère.

RAINVILLE.

Crois-tu qu'elle pense encore à moi ? qu'elle n'ait point oublié celui...

LISETTE.

Ah ! monsieur, vous savez que mademoiselle avoit une excellente mémoire : votre Rosalie tâche de consoler sa mère, pendant qu'elle est elle-même inconsolable. Votre présence dissipera son chagrin. Mais, quant à madame, sa douleur dégénère en folie. Figurez-vous qu'elle a fait faire un mannequin.

RAINVILLE.

L'Espérance me l'a dit : mais apprends que Vercancourt se porte aussi bien que moi.

L I S E T T E.

Il est vivant ! Ah , ma chère maitresse... Je cours lui apprendre.

R A I N V I L L E.

Arrête ; je lui ménage une surprise agréable , et je veux...

L U C A S , *accourant.*

Prenais garde ; v'là... non pas madame , mais mam'zelle Rosalie , qui vient envars ici. Attention. Nous , je r'tournons à notre poste. *(il sort.)*

R A I N V I L L E.

Ah , dieu ! ma chère Rosalie !.. Lisette , je voudrois l'entendre ; je voudrois , avant de me montrer...

L I S E T T E.

Cachez-vous derrière cette charmille. Je vais amener la conversation sur vous. La voici : cachez-vous , vite.

*S C È N E X I.*ROSALIE, LISETTE, RAINVILLE, *derrière la charmille.*

R O S A L I E.

TE voilà , Lisette ?

L I S E T T E.

Oui , mademoiselle. Je croyois que vous étiez auprès de madame votre mère.

R O S A L I E.

Je viens de la laisser avec le peintre. Hélas ! le portrait qu'il fait , ne nous rendra pas mon père.

L I S E T T E.

Ni votre cher Rainville.

R O S A L I E.

Non sans doute , et je suis encore plus malheureuse que ma mère ; elle n'a qu'un époux à pleurer , et moi , j'ai perdu mon père et mon amant. Eh , quel amant encore !.. Tu l'as connu , ma chère Lisette , tu peux juger de mes regrets... Ah ! mon cher Rainville , ce cœur étoit à toi : il ne sera jamais à un autre ; l'amour en fait le serment...

RAINVILLE, *apparoissant et je jettant à ses pieds.*
Je le reçois, mon adorable Rosalie, ce serment sacré.

ROSALIE, *avec émotion.*

Ciel ! que vois-je ? Rainville !..

RAINVILLE.

Oui, c'est Rainville : c'est votre amant, votre époux, qui vous aime plus que jamais.

ROSALIE.

Rainville !.. Est-ce un songe ?

RAINVILLE.

Non, ma Rosalie. La guerre, et les malheurs qu'elle entraîne à sa suite, nous avoient séparés ; c'est la paix qui me ramène à vos pieds ; et, pour comble de bonheur, votre tendre mère va revoir cet époux chéri...

ROSALIE, *avec feu.*

Que dites-vous, Rainville ? mon père !.. Où est-il, que je vole dans ses bras ? Ah ! courons instruire ma mère...

RAINVILLE.

De grace, belle Rosalie, ne lui dites rien encore : j'ai de fortes raisons pour vous en prier. Je ne vous demande que quelques instans...

ROSALIE.

Quoi ! vous voulez que je diffère d'annoncer, à ma mère, un bonheur auquel elle ne devoit plus s'attendre ! Ah ! Rainville, y pensez-vous ? Je juge de son cœur par le mien. Je ne pardonnerois jamais à l'être barbare, qui, voyant les larmes que je donnois à votre mort supposée, m'auroit fait un mystère de votre heureux retour.

RAINVILLE.

Songez, ma chère Rosalie, que je ne veux que quelques instans...

ROSALIE, *avec vivacité.*

Un instant... est un siècle ! lorsqu'il retarde le bonheur de revoir l'objet que l'on aime.

RAINVILLE.

Si vous connoissiez mes motifs !..

ROSALIE.

Eh bien, Rainville, je m'en rapporte à vous. Ce n'est pas avec une âme comme la vôtre, qu'on se plait à prolonger

longer les tourmens des malheureux : vous avez sans doute des raisons importantes. Je cède à vos desirs ; mais apprenez-moi du moins par quel heureux événement mon père nous est rendu.

R A I N V I L L E.

Peu de mots suffiront pour vous en instruire. Blessés tous deux à la fameuse journée d'Arcole, restés sur le champ de bataille, au nombre des morts, nous envisageons sans effroi la fin d'une vie, dont on ne peut regretter le sacrifice, lorsqu'il est utile à sa patrie.

R O S A L I E.

Ah, mon cher Rainville !

R A I N V I L L E.

Nos ennemis s'apercevant que nous respirions encore, nous mirent avec leurs prisonniers. Nos blessures étoient si considérables, que nous fîmes plus de six mois sans nous rétablir entièrement. Ne pouvant obtenir la permission d'écrire en France, c'est alors que le bruit de notre mort s'y confirma : enfin, cette paix si désirée, vient de nous rendre la liberté. Nous accourons à Paris, votre père et moi ; nous comptions les momens... Quelle fut notre douleur, de ne savoir ce que vous étiez devenues ! On nous dit que votre mère, inconsolable de la perte de son époux, s'étoit retirée à la campagne : le hasard a fait trouver, à l'Espérance, ce que nous cherchions en vain. J'avois connu ce brave homme à l'armée ; mais, plus heureux que nous, il n'étoit point tombé au pouvoir des ennemis, et, pendant que nous languissions dans les horreurs de la captivité, il partageoit les périls et les lauriers dont nos braves Français se sont couverts, grace à l'immortel BUONAPARTE !

L U C A S, *accourant.*

Alerte, alerte ! V'là madame qui congédie son peintre ; all' va sans doute venir ici. (*il sort.*)

R A I N V I L L E.

Il faut que je vous quitte, ma chère Rosalie ; si elle m'apercevoit...

R O S A L I E.

Mais, Rainville, ne puis-je savoir ?

R A I N V I L L E.

L'Espérance n'est pas connu de votre mère, il vous instruira de mon projet. Lisette, nous secondera... Je

cours à la ville pour quelques instans , mais je ne puis les regretter ; je vais les employer auprès de votre père. Adieu , adieu , ma Rosalie !

(il lui baise la main et sort.)

SCÈNE XII.

ROSALIE, LISETTE.

ROSALIE.

QU'IL m'en coûte de cacher à ma mère !.. Mais Rainville l'exige... Quel peut être son motif ? Tu n'en sais rien Lisette ?

LISETTE.

Non , mademoiselle.

ROSALIE.

Elle auroit tant de plaisir !.. Je ne sais ce que je dois faire ; je voudrais instruire ma mère... Mais , Rainville m'a prié... Ah ! je sens que je ne puis désobliger Rainville. D'ailleurs , je dois chercher à lui complaire , à lui obéir en tout. Il m'étoit destiné pour époux ; il revient avec mon père : ce tendre père n'aura pas changé à son égard. N'est-il pas vrai , Lisette ?

LISETTE.

Oui , mademoiselle.

ROSALIE.

Tu conviens donc que , regardant d'avance Rainville comme mon époux , je dois lui obéir ?

LISETTE.

Oui , mademoiselle , c'est mon avis , et je crois que vous n'aurez pas de peine à le suivre ; il est de certains cas où l'obéissance est si douce.



SCÈNE XIII.

ROSALIE, LISETTE, L'ESPÉRANCE, LUCAS.

LUCAS, *en entrant.*

J'vous ont donné une fausse alarte ; madame ne vient pas ici : après avoir reconduit son peintre , all' est r'grimée dans sa chambre... Tiens , où c'qu'il est passé ?

LISETTE, *en souriant.*

Ne t'inquiète pas , il se retrouvera.

L'ESPÉRANCE.

Profitons du moment pour mettre notre projet à exécution. Pourvu que madame ne descende pas...

LISETTE.

Mademoiselle , retournez auprès de votre mère ; tâchez qu'elle ne sorte pas de sa chambre.

ROSALIE.

Mais , Lisette...

LISETTE.

Je vous informerai de tout. Allez , et gardez le secret.

ROSALIE.

Je te le promets. (*Elle rentre dans la maison.*)

LISETTE.

Voyons , maintenant , quel est ce projet ?

L'ESPÉRANCE.

La réussite est entre vos mains.

LISETTE.

En ce cas , elle est sûre. Car il n'est rien que je ne fasse pour obliger monsieur Rainville.

LUCAS.

Et moi itou , quoique je ne le connoissons que d'aujourd'hui y n'a qu'à dire , j'nous bouterions au feu pour l'y rendre sarvice. Qu'eu qu'y faut faire ? voyons ?

L'ESPÉRANCE.

Pour surprendre agréablement madame Vermancourt , il veut mettre , à la place du mannequin , celui dont il

représente l'image, et quand elle viendra lui adresser ses regrets...

L I S E T T E.

Ah! je comprends.

L U C A S.

Ça s'ra ben imaginé. All' pourra l'embrasser c'tilà, ventregué, j'sis sûr qu'il l'y rendra ben. Parlez-moi d'ça, y a du plaisir au moins ; tatigué, que j'allons rire!

L' E S P É R A N C E, à Lisette.

Que dites-vous de notre projet, mademoiselle ?

L I S E T T E.

L'exécution m'en paroît impossible.

L U C A S.

Est-ce qu'on doit trouver rien d'impossible, quand il est question d'rendre heureux d'braves gens ?

L I S E T T E.

Mais, comment s'y prendre ?

L U C A S.

V'là la première femelle que je voyons embarrassée pour en attrapper une autre.

L I S E T T E.

Lucas n'est pas flatteur.

L U C A S.

Non, car je n'dis jamais que ce que je pense.

L I S E T T E.

Madame veut mettre sa chère statue dans ce bosquet, c'est pour cela qu'on a préparé ce piédestal.

L U C A S.

Je l'savons ben : qui empêche alors de laisser le mannequin dans sa niche. J'dirons que j'lons apporté ici, et j'boutrons l'original à sa place.

L I S E T T E.

Madame s'apercevra...

L U C A S.

Qu'il soit là où dans le pavillon, ça n'fait rien à l'affaire. Faut toujours qu'all' finisse par savoir à quoi s'en tenir.

L' E S P É R A N C E.

Oui. Mais une chose à laquelle nous ne pensions pas...

L I S E T T E.

Qu'est-ce que c'est ?

L' E S P É R A N C E.

Les habits de ce mannequin pourront-ils lui servir ?

L I S E T T E.

Il est vêtu en militaire, comme étoit son mari, lorsqu'il partit pour l'armée.

L' E S P É R A N C E.

A merveille ! Il peut rester en uniforme.

L I S E T T E.

Je vais calmer l'impatience de Rosalie, et la mettre au fait en deux mots. (*à Lucas, en montrant le piédestal.*) Lorsque monsieur sera là, il faudra m'avertir... Mais comment feras-tu ?

L U C A S.

N'vous boutais pas en peine, je vous appèlerons contre c'te fenêtre ; j'trouverons ben un prétexte.

L I S E T T E.

Cela suffit, arrange tout. — Lucas, n'oublie pas de baisser le rideau sur la prétendue statue.

L U C A S.

Oui, oui, je savons qu'all' n'veut pas la laisser trop à l'air, crainte qu'all' ne s'endommage.

L I S E T T E.

Je vais la rejoindre ; ah, ma pauvre Artémise ! Quel plaisir on te prépare ! et quelle fête je m'en fais d'avance !

S C E N E X I V.

L' E S P É R A N C E, L U C A S.

L U C A S.

All' a bon cœur, c'te Lisette, c'est dommage qu'all' soit un peu maleigne.

L' E S P É R A N C E.

C'est un défaut si naturel chez les femmes, qu'on n'y doit pas faire attention.

L U C A S.

Vous avais raison : mais comme not' maitresse sera attrapée ! qui m'tarde de voir tout ça !

L' E S P É R A N C E.

Il n'y a qu'un pas d'ici à la ville, ils seront ici dans l'instant.

L U C A S.

Oh ! si l'mari d'not' maitresse est aussi fou d'elle, qu'all' t'est de lui, y n's'ra pas long à faire le chemin ; et pis, la joye donne d'aussi bonnes jambes que la peur.

L' E S P É R A N C E.

Il l'aime encore... comme le jour de ses noces.

L U C A S.

V'là deux époux d'une rare espèce ; on n'en fait pas comme ça : ç'eût été dommage d'en perdre la race.

L' E S P É R A N C E, *en souriant.*

J'espère que notre capitaine ne la laissera pas éteindre,

L U C A S.

J'vous crois ; il a l'air trop bon vivant pour cela, et puis, not' jeune fille est si jolie !.. Rian qu'd'y penser, tant seulement, l'eau m'en vient à la bouche... Vous v'nais d'la voir ?.. N'est-ce pas que ce s'roit dommage qu'un si bel arbre n'portit pas d'fruit ?

L' E S P É R A N C E.

Je pense comme toi.

L U C A S.

Mais, à propos, savez-vous qu'y n'y a pas d'goûter qui tienne ; c'est un souper d'noces qu'y nous faut.

L' E S P É R A N C E.

Sois sans inquiétude ; notre capitaine le fait préparer, ainsi que bien d'autres choses. C'est cela qui les retarde. Ne dis mot, jusqu'à nouvel ordre : nous ménageons double surprise à ta maitresse. Avec le retour de son mari, nous allons fêter ici la paix. Tu vas voir arriver notre régiment, les habitans d'alentour, et puis des illuminations, des danses, des chansons...

L U C A S.

Quoiqu' vous m'dites-là ? Ah, bon dieu, bon dieu ! la joie m'enterra aujourd'hui !.. Y en a trop à la fois !.. (*On frappe à la porte du jardin.*) Mais, on frappe ; ce sont eux assurément.

(*Il va ouvrir.*)

SCENE XV.

M. VERMANCOURT, RAINVILLE, L'ESPÉRANCE,
LUCAS.

RAINVILLE, à *Vermancourt*.

C'EST ici, mon respectable ami, que vous allez retrouver ces deux objets qui vous sont si chers.

VERMANCOURT.

Je vous dois trop, Rainville, pour ne pas me prêter à l'idée qui vous est venue. Mais je connois mon épouse, et je crains qu'une surprise aussi peu attendue ne lui devienne funeste, quand elle me verra à la place...

RAINVILLE.

Sa joie en sera plus vive.

VERMANCOURT.

Puisque vous le voulez, il faut bien y consentir. Voilà donc ce pavillon, où cette femme si tendre et si respectable, m'assure tous les jours d'une passion que les bruits de ma mort n'ont pu éteindre dans son cœur ?

RAINVILLE.

Oui, mon cher Vermancourt ; c'est là... où vous paroissez être... et où bientôt vous serez en effet.

LUCAS, à part, à *L'Espérance*.

Il est bien tourné, l'mari d'not' maitresse. All' avoit raison de l'pleurer : sa phisolomie a un air d'bonté qui m'plait... Faut que j'ly pa'le. (il ôte son chapeau et fait la révérence à *Vermancourt*.) Monsieur... je suis... vot' jardinier... s'entend ; c'ti-là d'voit femme. C'est tout comme... je sommes au fait de tout. Je répons d'avance du plaisir qu'all' aura d'vous voir vivant ; depuis si longtemps qu'all' vous croit trépassé ; et ventregué, pour ce qui est en cas de surprise, quand elles sont si agréables, on n'en meurt pas.

VERMANCOURT.

Tu me paroiss rempli de zèle pour ta maitresse ; il me tarde d'être ton maître pour t'en récompenser.

L'ARTEMISE

LUCAS.

Qu'all' soit heureuse avec vous, vous avec elle, et que j'en soyons témoins... v'là ma véritable récompense.

VERMANCOURT.

Brave homme ! Celle-là ne peut vous manquer ; mais elle ne suffit pas ; je vous en réserve une autre.

RAINVILLE.

Allons mon cher ami, venez figurer à la place de votre statue ; et souvenez-vous de ne vous animer, que lorsqu'il en sera tems.

(*Vermancourt et Rainville, vont au pavillon.*)

LUCAS.

N'faut pas aller au pavillon, j'avons ordre de vous apporter ici, madame veut vous placer au grand jour, bou-tais vous-là, not' maître : (*Il fait monter Vermancourt sur le piédestal.*) Là, mettais-vous à votre aise, et n'bougez tant seulement... j'allons avertir Lisette.

VERMANCOURT, à Rainville.

Vous, mon ami, voyez si notre monde arrive.

RAINVILLE.

Soyez sans inquiétude : toi, l'Espérance, n'oublie rien de ce que je t'ai commandé. Je suis à vous dans l'instant, mon cher Vermancourt.

SCÈNE XVI.

VERMANCOURT, sur le piédestal ; LUCAS.

LUCAS.

ATTENDAIS, not' maître, j'avons ordre d'mettre ça sur vot' figure ; d'après les soins que vot' femme prend pour conserver vot' copie, vous devais juger d'l'amitié qu'all' a pour l'original ; j'allons donc tirer ce rideau, et m'est avis qu'ça vous sera ben utile ; car s'y vous falloit rester là long-tems, ni pus, ni moins, qu'un terme, ça vous engourdirait les jambes ; n'vous gênais donc pas, ayez soin tant seulement d'vous t'nir ben tranquille lorsqu'all' viendra à vous. (*Il tire le rideau sur Vermancourt.*) A présent, appelons Lisette : (*Il va contre la fenêtre.*) Mam'-zelle

zelle Lisette!.. mam'zelle Lisette!.. all' ne m'entend pas : m'est avis, pourtant, que j'crions assez fort; mam'zelle Lisette!.. Est-ce qu'all' est devenue sourde?.. mam'zelle Lisette!

Madame VALMONT, *paraissant à la fenêtre.*

Que lui veux-tu?

LUCAS, *à part.*

Oh! c'est not' maitresse... (*haut.*) Madame, je voulions lui dire...

LISETTE, *paraissant aussi à la fenêtre.*

Quoi, que voulois-tu me dire?

LUCAS.

Vous savais ben... ce biau sansonnet que j'guétions?.. j'l'ons pris au trébuchet.

LISETTE.

C'est bon, je vais descendre.

(*Elles se retirent de la fenêtre.*)

LUCAS.

Oui, dépêchez-vous; crainte qu'il ne s'ennuye tout seul. -- Not' maitresse ne s'attend pas à ce sansonnet là; all' a biau aimer l'chant des oisiaux qui sont dans ce bosquet, j'parie que l'gasouillage de c'tici l'y plaira ben mieux. -- Je les entends qui descendent. -- (*il court à Vermancourt.*) Tâchez de n'pas r'muer, y'la vot' femme. Faut que j'm'amuse à voir ça de loin.

(*Il se retire au fond du théâtre, et paroît de tems en tems.*)

SCENE XVII.

VERMANCOURT, *sur le piédestal*; Mad. VALMONT, ROSALIE, LISETTE, LUCAS, *qui paroît épier.*

Madame VALMONT.

EN vérité, Lisette, tu abuse de ma complaisance; pour-quoi vouloir m'entraîner à la promenade? dans le tems où j'en ai le moins d'envie!

LISETTE.

Vous avez besoin de vous distraire et de vous amuser.

D

Madame VALMONT.

Me distraire ? à la bonne heure. Mais pour m'amuser, c'est la chose impossible.

L I S E T T E.

Quelquefois, au moment, où l'on se croit le plus malheureux... le bonheur est à deux pas de nous. Vous en ferez l'expérience. A propos, madame, j'ai suivi vos ordres, et Lucas a posé ici cette statue...

Madame VALMONT.

Hélas !

R O S A L I E.

Que je suis contente ! maman, vous ne m'avez jamais laissé entrer dans le pavillon, mais ici, vous me permettez de la voir.

Madame VALMONT.

J'aurois voulu la cacher toujours à tes yeux, je crains qu'elle ne t'épouvante. Imagine-toi que tu croiras voir ton père.

R O S A L I E, avec vivacité.

J'en suis bien persuadée... (*Se reprenant.*) D'après ce que m'a dit Lisette, et, c'est une raison de plus pour me rassurer.

Madame VALMONT.

Tu le veux ? je vais te satisfaire... Tu trembles ?

R O S A L I E.

Oh, maman ! Soyez tranquille... ce tremblement... n'est point occasionné par la peur... c'est le plaisir...

L I S E T T E, lui faisant signe.

Que dites-vous, mademoiselle ?

R O S A L I E, se remettant.

Oui... le plaisir de voir une statue, si ressemblante à mon père... ; car, tu m'as dit qu'elle étoit parfaite !

L I S E T T E.

Oh ! je suis caution que rien n'y manque à présent.

Madame VALMONT.

(*Elle approche en tremblant, frémit en tirant le rideau, ne regarde pas la Statue, et dit à sa fille, en la lui montrant :*)

Regarde, ma Rosalie !.. hélas !.. voilà ce qui m'en reste,

L U C A S, *dans le fond.*

Je crois qu'all' pourra ben se contenter de c'reste-là, ou all' s'roit ben difficile.

R O S A L I E.

Oh, maman ! qu'il est bien imité !.. On diroit que c'est lui-même.

L U C A S, *dans le fond.*

Je défie qu'on l'fasse pus ressemblant ?

Mad. V A L M O N T, *le regardant.*

Cette figure ne m'avoit jamais tant frappée !.. C'est singulier... je la vois tous les jours... et je n'ai point encore éprouvé l'impression qu'elle me fait... Lisette... on diroit qu'il va me parler... Rosalie... ses yeux semblent s'attendrir en se fixant sur moi.

L I S E T T E.

Ah ! madame, imitez Pygmalion ; tâchez de faire un miracle... Il n'est point de marbre qui ne puisse s'animer aux regards de la beauté.

R O S A L I E.

Mais, maman, voyez donc !..

Madame V A L M O N T.

Vous m'épouvantez, mes enfans, en cherchant à me consoler... Vraiment, cette figure... cette figure semble respirer !.. Ah, dieu ! tu prends pitié de ma douleur ; tu me plonge en ce moment dans une illusion !.. qui ne me rendra que plus à plaindre lorsqu'elle sera dissipée. -- Ah, mon ami ! mon amant ! mon époux ! -- C'est en vain que ce phantôme te présente à mon cœur !.. Jamais !.. non, jamais ta malheureuse épouse n'aura le plaisir de te serrer dans ses bras !.. les jours de mon bonheur sont passés... Tu n'es plus !.. tu n'es plus !..

(*En disant ces mots, elle se détourne de la Statue, en mettant son mouchoir devant ses yeux.*)

V E R M A N C O U R T, *descend du piédestal, et se précipite à ses pieds.*

Je vis encore, et c'est pour t'adorer.

Mad. V A L M O N T, *tombant évanouie.*

Ah, dieu !.. je meurs !..

V E R M A N C O U R T.

Je l'avois prévu... Cette surprise... Ma fille, Lisette, secourons-là ; venez tous.. Rainville !

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, RAINVILLE, LUCAS.

VERMANCOURT, à Rainville.

CRUEL ami ! qu'avez-vous exigé ?

ROSALIE.

Maman, reprenez vos sens !.. C'est Rosalie, c'est votre fille, qui vous serre dans ses bras... Voilà mon père... Le ciel nous l'a rendu !

VERMANCOURT.

C'est ton époux, qui te presse sur son sein !

Madame VALMONT, revenant à elle.

Où suis-je ?.. C'est lui !.. c'est mon époux !

LUCAS, à part.

La parole l'y est r'venue ; ça ne s'ra ren.

VERMANCOURT.

Oui : c'est moi-même. Ma femme ! ma fille ! chère et tendre amie ! pardonne un stratagème qui pouvoit te devenir fatal.

RAINVILLE.

C'est moi, qui suis seul coupable.

Madame VALMONT, avec surprise.

Vous, Rainville ?.. vous, avec mon époux ?.. et, par quel bonheur ?..

VERMANCOURT.

Je t'instruirai de tout. Mais pour cet instant oublions des maux, dont j'épargne les détails à ton cœur. Ne songeons qu'à notre heureuse réunion : la paix te rend ton époux ; bien des femmes qui se croient veuves, vont retrouver les leurs ; que de pères vont embrasser leurs enfans ! que de sœurs vont revoir leurs frères !.. Cependant il en est beaucoup qui sont morts en défendant la patrie !.. Nos larmes arroseront leurs tombes... mais elles seront bientôt taries, en pensant qu'ils se sont sacrifiés pour une aussi belle cause !

Madame VALMONT.

Mon cher Vermancourt!

VERMANCOURT.

Jouissons du bonheur que le ciel nous prépare. Mais chère épouse, sans Rainville, je ne serois pas dans tes bras. C'est à ses soins que je dois mes jours.

Madame VALMONT.

De pareilles dettes sont sacrées!.. (*Elle présente Rosalie à Rainville.*) Tenez, Rainville.... suis-je quitte?

RAINVILLE.

Ah, madame! ah, Rosalie!

(*On entend le canon.*)

LUCAS.

Ah morgué! v'la la paix qu'on publie! v'la la paix qu'on publie! queux bonheur! queux joye! queux illuminations..

Madame VALMONT.

Ah, je suis trop heureuse! le ciel me réunit à mon époux! Et non content de ce bienfait; il veut encore me rendre témoin du bonheur de ma patrie!

L'ESPÉRANCE, *à Rainville en entrant.*

Mon capitaine, tout est prêt.

RAINVILLE.

Il suffit, mon enfant.

Madame VALMONT.

Qu'est-ce que c'est?

VERMANCOURT.

Ma nouvelle Artémise! Car mon cœur te donnera toujours ce nom, nous allons fêter la paix; les Français ne pourront jamais assez la célébrer! eh, qui ne seroit pas jaloux de partager l'allégresse publique? - Nous allons rendre hommage au grand BUONAPARTE, au général Moreau, à tous ces illustres guerriers, qui viennent d'assurer le bonheur de la France. Que ma nation, libre et heureuse, respire après tant de calamités! que dans notre immense république, un homme ne puisse faire un pas sans rencontrer un frère, un ami. Gloire immortelle au héros sous qui va renaitre l'abondance, les arts et l'humanité. Allons, enfans, vive la république! vive à jamais BUONAPARTE.

D I V E R T I S S E M E N T.

Le Théâtre est illuminé. Marche militaire, où l'on porte en triomphe le buste du Général BUONAPARTE, couronné de lauriers. La France est à sa droite, la Liberté à sa gauche; la Paix tient une branche d'olivier, qu'elle donne à la France. Peuple des deux sexes, suivant la marche; ensuite évolutions militaires.

V A U D E V I L L E.

Air : *Si Pauline est dans l'indigence.*

V E R M A N C O U R T.

Reçois aujourd'hui, de la France,
Ces lauriers, qui te sont bien dus.
Ils sont la juste récompense
De tes exploits, de tes vertus.
Nos neveux, lisant dans l'Histoire
Ce qu'on te vit exécuter;
Auront de la peine à le croire,
Et plus encor à t'imiter. *bis.*

R A I N V I L L E.

Ce fameux Alcide, qu'on vante
Dans la célèbre antiquité,
Valoit-il celui que présente
L'auguste et fière liberté.
Vous, Romains, qui par la victoire
Avez enchainé l'univers:
Bonaparte à bien plus de gloire,
Car il vient d'en briser les fers. *bis.*

Madame V A L M O N T, à son mari.

De ton Artémise nouvelle
Ce jour a fini les malheurs,
Et de mon cœur tendre et fidèle
Tu viens enfin tarir les pleurs!
Lorsque j'offrois d'une âme émue
À ton image mes regrets...
L'époux remplace la statue;
Ah, combien je chéris la paix! *bis.*

ROSALIE.

O ! jour favorable et prospère !
 Mon cœur est dans l'enchantement ;
 Je suis dans les bras de mon père ,
 On va m'unir à mon amant !
 Des malheurs affreux de la guerre ,
 Le plaisir efface les traits.
 Quand je retrouve sur la terre ,
 Mon amant, mon père et la paix.

bis.

L I S E T T E .

Colin , rebuté de Nicette ,
 La poursuivoit soir et matin ;
 Un jour il surprend la pauvrete ,
 Qui se rend seule au bois voisin .
 Souvent , d'un amant téméraire ,
 L'amour assure le succès .
 Nicette , lasse de la guerre ,
 Sur le gazon signa la paix.

bis.

R A I N V I L L E , au Public.

L'Auteur d'un aussi foible Ouvrage ,
 Tremble à présent pour le succès .
 Devroit-il manquer de courage ,
 En chantant les braves Français ?
 Ah ! d'une critique sévère ,
 Gardez-vous de lancer les traits !
 Ne lui déclarez pas la guerre ,
 Au moment qu'il chante la paix.

bis.

Le Public ayant demandé l'Auteur , l'Acteur qui jouoit .
 Rainville , est venu chanter ce couplet.

- Air : Du Vaudeville de Panorama.

L'Artémise a votre suffrage ,
 Me voilà quitte de ma peur .
 Si je craignois pour cet Ouvrage ,
 C'est que ma mère en est l'Auteur .
 Que son sort est digne d'envie !
 Ce jour met le comble à ses vœux .
 Vous plaire , et chanter la Patrie ,
 C'est être doublement heureux .

bis.

bis.

F I N .

On voit par là que la vie est une
course, et que l'homme est un
pèlerin. Il faut donc se hâter
d'arriver à la fin de son voyage.
C'est pourquoi il faut se donner
un but, et se fixer une règle.
Sans cela, on erre à l'aventure,
et l'on finit par se perdre.

LE BUT

Le but est la fin que l'on se propose.
C'est ce qui donne sens à la vie.
Sans but, la vie est une suite
d'actions dénuées de sens.
Il faut donc se fixer un but, et
s'efforcer d'y parvenir.

LA RÈGLE

La règle est la loi que l'on se donne.
C'est ce qui guide l'homme dans sa vie.
Sans règle, l'homme est à la merci
des passions et des passions.
Il faut donc se donner une règle, et
s'efforcer de s'y conformer.

Le but et la règle sont les deux
éléments essentiels de la vie.

LA FIN

La fin est le résultat que l'on veut
obtenir. C'est ce qui donne
sens à la règle. Sans fin, la règle
est inutile. Il faut donc se fixer
une fin, et s'efforcer d'y parvenir.

